

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'Électeur

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CRITIQUE

Première année.—No. 30.

A. GUERARD & CIE.

Quebec, 7 Decembre 1866.

L'ÉLECTEUR,

JOURNAL RÉDIGÉ DANS LES
INTERETS DEMOCRATIQUES
PAR

UN COMITE DE COLLABORATEURS.
PARAIT LE SAMEDI,
Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de \$ 1.50, par année, payable d'avance, pour la ville et de \$ 1.00 pour la campagne. Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit et un mois avant l'expiration de leur abonnement.

Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes :

2 insertions.....	\$ 0. 38
4 ".....	0. 63
8 ".....	1. 25
24 ".....	2. 00
48 ".....	3. 75

Toute annonce n'excédant pas vingt lignes :

2 insertions.....	\$ 0. 50
4 ".....	0. 85
8 ".....	1. 50
24 ".....	3. 00
48 ".....	5. 00

Toutes lettres, correspondances, &c. doivent être adressées FRANCO, au Bureau de L'ÉLECTEUR, à

A. GUERARD et Cie.

L'ÉLECTEUR.

Ser vend chez M. E. Balzaretto, No. 39, Rue du Pont St. Roch; M. G. A. Delille, Manufacturier de tabac, Faubourg St. Jean; M. Hardy, libraire, Basse-Ville; M. Bellerive et Lalorce, Maison des Bains, Haute-ville; M. Bastien, barbier, rue St. Joseph; M. Marier, barbier, rue St. Joseph; M. Crémazie, libraire; J. William's Barbier, côte du Palais, M. Wm. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

DOUCE CRAINTE.

Enfant, si je vous vois embrasser votre mère
Avec tant d'abandon, avec tant de douceur,
Et tenir sur vos bras votre plus jeune sœur
D'être par vous bercée heureuse et toute fière;

Si je vous vois, le soir, vers le bois solitaire
Avec une compagne aller d'un pas rêveur;
Si vous la laissez lire au fond de votre cœur,
La main passée autour de sa taille légère l....

Et si vous souriez de quelque souvenir
Où je n'ai point de part, et des jours à venir
Qui doivent vous donner le bonheur de l'épouse;

Par vos grâces toujours je me laisse charmer!
Mais cependant je souffre et mon âme est jalouse....
Oh! voyez-vous, enfant, j'ai peur de vous aimer l....

FERDINAND DUGUÉ.

FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR.

LE 7 DECEMBRE.

LA CHIMÈRE DE L'OR.

I.

Il était nuit. Les derniers omnibus avalaient paisiblement les bourgeois attardés. Les silencieux oiseaux noirs de la municipalité rasaient les murailles des ruelles obscures, — la Babylone moderne cherchait sous l'oreiller son bonnet de non. — Henri IV, seul, ne descendait point de son cheval de bronze; le dos tourné aux Tuileries, les lèvres armées d'un sourire narquois, il semblait dire entre ses dents très bien conservées : Paris ne vaut plus une messe.

En ce moment, un homme s'arrêtait sur le carré du Pont-Neuf et s'appuyait sur le garde-fou avec une indolence de lazzarone. Cet homme avait une mine de gueux; mais de vrai gueux, de ceux-là qu'on devrait encadrer tout vifs pour ne pas laisser à l'Espagne le monopole des Murillo. Il portait un déguenillé de poète inédit sous Louis XIII, un habit destiné à jouer plusieurs rôles, doublure et tout l'emploi, chemise et surtout. Plus heureux, son pantalon s'effilo-chait, et n'était le désagrément de s'ajuster à des souliers sans semelles, il n'aurait pu se plaindre que d'être dégénéré en caleçon. Ce gueux avait encore en outre, un chapeau, un chapeau noir peut-être dans les temps reculés, mais parvenu aujourd'hui à la nuance fauve de l'écurieuil.

— En somme, c'était un type étrange, comique et funèbre à la fois. Un front ridé, quoique jeune encore; un nez amaigri, osseux, fin et blanc; des yeux éteints. Un quart de sourire était niché au coin de ses lèvres pâlies, — comme un arlequin sur un cercueil. Après être resté quelques minutes immobile, le gueux se redressa, et s'étant avancé vers l'escalier qui conduit aux bains de rivière, il disparut lentement, morceau par morceau, comme un créancier qui descend de chez son débiteur. Il allait se baigner peut-être. — Non. — On était en décembre.

II.

Sur le même carré, — du côté opposé — un autre personnage s'arrêtait aussi. Celui-là, c'était le luxe incarné, l'opulence en drap de Sedan et en par-dessus doublé d'ouate. La lune se mirait dans les plis dentelés de son linge, comme elle se serait mirée dans la neige. Ses bottes lançaient des éclairs et ses gants avaient des reflets de satin. — Ajoutez à cela qu'il était beau de visage, rose d'embonpoint et jeune d'années.

— Allons, murmura-t-il au bout d'un instant; la vie m'est trop lourde!

Et jetant son cigare par-dessus sa tête, il descendit un escalier qui, quoique opposé à celui par lequel le gueux avait disparu, communiquait également à cette petite langue de terre qui termine la Cité au bas du Pont-Neuf. — Arrivé sur le bord de l'eau il se prit à rêver, le nez en l'air.

Sur l'autre bord, du côté qui regarde la Monnaie, le gueux rêvait pareillement, — et, le menton dans sa main, il rappelait la pâle et célèbre figure de la mélancolie par Albert Durer.

Minuit sonna. — Tous les deux avaient le même chemin à faire pour arriver à la pointe de l'île. A chaque coup de l'horloge, évidemment inspirés par la même poésie funèbre, ils s'avançaient mathématiquement d'un pas de plus vers la mort. Au douzième coup, ils se trouvèrent côte à côte, sans s'être aperçus de leur présence.

L'épaisseur d'un homme les séparait à peine. Déjà, ils donnaient à leurs bras cette impulsion de va-et-vient qui précède les états décisifs, lorsqu'un tout à coup, — leurs mains se heurtèrent avec

tant de violence que chacun d'eux crut s'être cassé le poignet. Ce fut le riche qui le premier s'écria :

— Parbleu!... Monsieur, qui que vous soyez, vous êtes un fat!

III.

C'était bien la première fois que le déguenillé s'entendait traiter de fat. — pourtant cette épithète luxueusement injurieuse lui fit monter le sang au visage.

— De quel droit êtes-vous ici? dit-il.

— Mon droit est celui de tout le monde, Monsieur le drôle; j'entends me noyer là, — à cette place, — et je serais curieux de savoir si votre intention est de m'en empêcher?

— C'est trop fort! venir se noyer dans mes propres eaux.

— Vos eaux?... Auriez-vous également le désir?..

— Certes, Monsieur! et si j'avais pensé que dans la Seine il y eût autant de monde que partout ailleurs, je n'aurais pas choisi pour aller chez la mort, ce chemin que je croyais désert.

— Je me noierai ici répondit l'homme riche redevenu insoucieux; quant à vous, faites ce que bon vous semblera.

— Vous irez mourir ailleurs ou je vous assomme.

— Faquin!

— Intrigant!

Et tous deux levaient le poing à la fois, lorsque la lune se dégageant de derrière un nuage, les inonda soudain de sa lumière blanche. Ils demeurèrent également immobiles, également stupéfaits.

— Peste! quelle gueuserie!

— Quel luxe!

Il y eut une minute de silence entre eux.

— Quoi! dit l'homme blasé, si pauvre et vous vous suicidez!

— Si riche et vous renoncez à la vie!

— Mais moi cela se comprend: je suis baron, j'ai deux millions de fortune, des amis, des maîtresses, des chevaux, des valets!

— Oh! fit l'autre, en reculant.

Vous jouez la comédie avec moi, Monsieur, et ce n'est vraiment pas la peine. Dites-moi vos titres, voici les miens: je suis le baron Médéric de Pampré.

— Moi, je me nomme Arcade Frelin; je suis un homme de lettres, l'auteur de la *Théorie du faux-col*. Je me tue parce que je suis las d'être pauvre.

— Je me tue parce que je suis las d'être riche.

— Depuis trois jours, je n'ai mangé qu'un vieux gant, que j'ai fait bouillir avec deux croûtes de pain noir.

— Depuis trois jours, j'ai fait dix-huit repas, moi! Cela me fatigue, voyez-vous.

— Dans la méchante mansarde où l'on prétend que j'ai domicile, il n'y a plus qu'une paille et une cruche vide.

— Dans mon hôtel du faubourg du Roule, il y a quatre appartements meublés par Poirier; les murailles y sont tapissées de velours, les parquets y sont velus comme le dos d'un mérinos.

— Sur moi enfin est tout ce que je possède; c'est sale et ça a grand besoin d'être lavé dans le fleuve.

— Mais, homme trop heureux d'être pauvre, si j'étais à votre place, je ne me suiciderais pas.

— Hélas! si j'étais trop riche, je ne songerais pas à la mort.

— C'est étrange.

— Non, monsieur le baron, c'est vrai.

— Vous ne savez pas que la seule femme que j'aime ne veut pas m'épouser, parce que je suis riche.

— Le seul être à qui j'aurais pu donner mon amour le refuse parce que je suis pauvre.

— Mme de Barre est si romanesque!

— Juliette Grignon est si positive!

—Alors, suicidons-nous, dit le baron.

—Finissons-en, ajouta Frelin. Mais de grâce, monsieur le millionnaire, vous qui avez à votre service des poignards ciselés, des pistolets signés Lepage, des tonnes de Malvoisie, des poisons rapides comme la foudre, vous qui pouvez dans une heure vous procurer le stylet de Brutus, l'aspic de Cléopâtre ou l'épée de Léopold Robert, ne venez pas troubler un boueux dans son dernier désir; laissez-moi seul dormir dans la Seine, rien que pour cette nuit. Il faut abandonner aux pauvres gens ce vulgaire moyen... d'extermination.

—Vous êtes d'une exigence...

—Je vous récompenserai de ce sacrifice. Au lieu d'emporter mes nippes avec moi, je vais vous les laisser. Vous les prendrez si vous voulez, vous vous en revêtirez même; et puisque la fortune vous est insupportable, vous prendrez ma gueuserie à l'essai.

—Vous me faites naître une idée! dit le baron en se frappant le front. La misère vous dégoûte de la vie; moi c'est la richesse. Eh bien! changeons de rôle seulement pour quelques jours. Devenez le baron de Pampré, je vais être l'auteur de la *Théorie du faux-col*. Prenez mes vêtements, donnez-moi les vôtres. Allez habiter mon hôtel, rossiez mes gens, tuez mes chevaux, videz mes caves; tandis que moi, je prendrai possession de votre mansarde et de votre grabat. Vous aimez une femme qui se nomme Juliette Grignon et elle n'écoute pas votre amour; je lui offrirai le mien. Vous, de votre côté, allez chez Mme de Barre, la veuve qui refuse mon nom: faites-lui la cour; usez du pathos et des sentiments nébuleux. Elle vous plaira, plaisez-lui; peu n'importe maintenant.—Acceptez-vous?

Arcade Frelin se marcha sur le pied pour s'assurer qu'il ne faisait pas un rêve.

—Vous voulez, s'écria-t-il, que je sois le baron Médérie du Pampré?

—A la condition que vous me laissez être Arcade Frelin.

(A Continuer)

Les personnes à qui nous adressons L'ELECTEUR sont priées de nous envoyer le montant de leur abonnement qui ne peut être moindre que de six mois. Si elles ne veulent pas s'abonner, elles sont priées de le renvoyer.

QUEBEC:

SAMEDI, 7 DÉCEMBRE 1866.

Les élections municipales se sont faites lundi dans le calme le plus parfait. Celle du maire n'a attiré à l'Hôtel de Ville que les quelques électeurs qui l'ont nommé et acclamé. Le *Journal de Québec* est le seul qui ait dit que M. Cauchon, en se rendant à sa réélection, était accompagné d'un grand nombre de citoyens. C'est tout simplement un mensonge. Donnons le compte-rendu, sans phrases, comme un procès-verbal, de ce qui s'est passé lundi matin à l'Hôtel de Ville.

A dix heures, M. Cauchon y arrivait accompagné de cinq ou six personnes. M. J. B. Renaud avait charge de présider à l'élection du maire. Les formes ordinaires remplies, le président lut la proposition signée des personnes présentes, et nulle autre proposition étant faite, M. Cauchon fut déclaré dûment élu à remplir l'office de maire de Québec. M. McGreevy applaudit, et M. Verret, dont la qualification d'électeur est plus que problématique, applaudit aussi. M. Cauchon, alors, articula les paroles suivantes: Messieurs, "je vous remercie... N'attendez pas de moi un discours... D'ailleurs, vous n'en avez pas besoin... Je vous invite à venir chez moi." Le vif de M. Cauchon doit être meilleur que ses discours, et les citoyens, en grand nombre (mensonge du *Journal*), s'empresèrent de suivre le maire à sa résidence.

Il ne manque plus à notre procès-verbal que la signature; nous la donnerons quand on la voudra.

C'est M. Amédée Mailloux, marchand épicer de la rue de la Couronne, qui a été appelé à remplacer le digne représentant du quartier Jacques Cartier à la corporation. Succéder à un homme convaincu, si plein de zèle et de bonne

volonté comme M. Pruneau, est une tâche assez lourde. Nous souhaitons à M. Mailloux qu'il ne s'en aperçoive pas.

Le *Courrier du Canada*, dans un article plein de flagorneries à l'adresse de M. Cauchon, disait, dans son numéro de vendredi dernier, que les citoyens ne devraient pas envoyer à l'Hôtel de Ville, pour les représenter, des conseillers qui ne seraient pas favorables au maire. Voilà le programme tout tracé pour un conseiller qui aura bien voulu se laisser élire sous une pareille égide. Il importe peu que le fauteur de la mairie serve de marche-pied aux ambitieux politiques; que le maire n'ait pas du tout foi dans le système des municipalités électives; il y aura toujours une majorité acquise, docile et prête à sanctionner des errements ou des projets dangereux, soit qu'ils tendent à plonger une ville dans des dettes inextricables, ou à lui enlever ses franchises.

Nous n'avons pas cité le *Courrier* pour conclure tout à fait contre M. Mailloux. Nous aimons à croire qu'il remplira son mandat à la satisfaction des contribuables de sa localité d'abord, et puis ensuite du public. Mais qu'il nous permette de lui faire remarquer qu'il a été accusé d'avoir assisté au comité formé pour assurer l'élection de M. Cauchon, quand la candidature de ce dernier à la mairie a été agitée pour la première fois. Si nous avons bonne mémoire, M. Mailloux se présentait alors contre M. St. Michel, et sa présence à ce comité n'a pas peu contribué à lui faire perdre son élection. M. Mailloux débatait bien mal, et il nous est guère possible d'oublier son premier faux pas dans la voie municipale...

Mais ne jetons pas trop de noir dans sa joie, et souhaitons qu'ils ne prennent pas les conseils du *Courrier du Canada* au pied de la lettre.

Comment un Conseiller peut-il suivre, aveuglément un maire qui est proclamé élu aux applaudissements de six personnes, quand ce conseiller a des centaines d'électeurs pour lui faire escorte dans sa marche vers le lieu de la nomination? Où est la vraie représentation? En quoi un conseiller ainsi élu doit-il suivre la doctrine du *Courrier du Canada*?

Pendant que six personnes, insistons sur ce nombre, acclamaient M. Cauchon sous le péristyle de l'Hôtel de Ville, les électeurs du quartier St. Roch faisaient une belle ovation à M. John Lemesurier, et l'élevaient unanimement. Les citoyens les plus respectables l'ont proposé, et ont prit occasion de le remercier pour les services rendus non seulement à la localité, mais à toutes les populations sub-urbaines, si dédaignées par ceux qui résident en dedans des murs de la ville. N'oublions que ce monsieur a le plus contribué à faire donner aux faubourgs l'éclairage des rues les plus obscures et les moins améliorées.

M. Lemesurier a été élu, pour la première fois, lors de la tentative de M. Joseph, dont on a escamoté l'élection, pour jeter à bas le régime Langevin. Quoiqu'il se trouva presque le seul au Conseil qui fût hostile aux créatures de Langevin, il maintint sa position avec une grande énergie et beaucoup de persévérance. Quand M. Tourangeau siégea au Conseil en qualité de maire, M. Lemesurier, l'appuya et concourut puissamment à l'aider dans le bien qu'il a fait, et qu'il voulait faire.

Le quartier St. Roch n'avait pas oublié les services rendus, et exprimait sa gratitude en chargeant M. Lemesurier, pour la troisième fois, de le représenter au Conseil-de-Ville.

Il y a à peine quelques semaines, la presse en deuil annonçait au pays la mort d'un politique austère et loyal. Et à quelques jours de là, le peuple, accouru de tous les points de la province, jetait, au champs des larmes, un peu de poussière sur ce qui restait de lui.

Ce politique austère et loyal, que la mort venait de nous prendre, c'était M. J. B. E. Dorion, journaliste, et député des comtés réunis de Drummond et Arthabaska.

Que fit donc cet homme, pour que le peuple, sans distinction de rang, ni d'origine, se pressât, tout en pleurs, sur le bord de sa tombe?

Ce qu'il fit, nous allons vous le dire. Il compléta lui-même son éducation inachevée, dans les veilles et l'étude, sans le secours de personne; si ce n'est de la parole de ses auteurs chéris, lui parlant, dans des pages pleines de feu, du patriotisme et de la chose publique. Il mûrit et pesa les principes de liberté que toute

conscience adoré et qu'il adorait lui-même, seul avec son âme. Et certes, jamais plus belle âme ne fit battre plus noble cour! Ce fut son premier sacre, sacre qui lui venait de droit divin. Parvenu à ce degré d'éducation qui complète l'homme politique, il se présenta au peuple, jeune, pauvre, mais déjà grand de cette force qu'il puisait en lui-même; et le peuple, reconnaissant, ouvrit, devant ses pas, les portes de l'Assemblée législative. Il comprit la responsabilité qu'il assumait en acceptant ce mandat. Débile, malade, sans force, il grandit sous l'obstacle, et ceux qui assistèrent à son début dans la vie publique, se prirent d'admiration pour cette sève d'énergie qui coulait avec richesse dans son cœur. Au sein de cette auguste Assemblée, il souleva des questions d'Économie politique, de législation, et les traita avec un haut savoir et une grande science. Il érigea le village de L'avenir et fut comme le père de ceux qui l'habitaient. Il harangea le peuple dans l'occasion. Il fonda un journal, qu'il nomma le *Défricheur*. Il y tint, au bout de sa lunette, les hommes du pouvoir; les épiant partout, dans tout, en éclairant. Il y était la sentinelle perdue du parti démocrate! Et, à un moment venu, défilant le masque qui recouvrait leurs fronts, il les livrait aux sarcasmes et aux risées de la foule. Il répandit par toutes les campagnes l'amour de l'agriculture et le goût du travail. Enfin, après avoir gagné le cœur du peuple, il s'éteignit doucement.

Voilà l'œuvre d'un homme mort à quarante ans!

N'est-ce pas, qu'elle est belle?

Cette carrière rompue, qui est un des plus beaux modèles de la vie publique, prise à vol d'oiseau, comme nous le faisons aujourd'hui, n'est pas, nous le savons, à la hauteur du mérite de ce grand mort. L'exiguïté de notre feuille en est seul la cause;

Mais nous apprenons que l'Institut Canadien de Montréal, vient de confier à M. Lusignan, rédacteur du *Pays*, la biographie du défunt. Mesurer de l'âme, debout sur les frontières de la mort d'un homme comme celui-là, l'œuvre immense de sa vie, c'est là un sujet que ce monsieur traitera avec dignité. Il en fera ressortir de grandes et belles leçons, et pour le peuple et pour ceux qui seront appelés au rôle que M. Dorion a si bien rempli.

JULES FERRARI.

AFFAIRE DE LA JAMAÏQUE.

Sir Peter Grant, celui qui a succédé à l'ex-gouverneur Eyre de la Jamaïque, a déclaré dans sa première adresse au peuple que le système judiciaire de cette colonie était radicalement pourri.

Au criminel comme au civil, les pauvres classes ne peuvent obtenir justice. Avec ce témoignage, il n'est plus permis de douter du droit de la population noire dans sa récente révolte. Les quatre mille nègres, qui ont été pendus alors sans forme de procès, ont donc été inhumainement assassinés par les autorités anglaises. Les amis de l'humanité, en Angleterre, ont obtenu une enquête sur les affaires de la Jamaïque. Le Provost-marshal Ramsay, qui s'est particulièrement distingué dans le massacre des noirs, a été acquitté devant le grand jury de son pays. On prépare actuellement la mise en accusation de l'ex-gouverneur Eyre; mais il n'y a aucun doute qu'un verdict favorable lui est également réservé.

En présence de ces faits, que doit-on penser de la peine de mort, si elle ne peut-être subie dans la pratique que par les pauvres et les faibles? C'est là une anomalie pleine de dangers. Il viendra un temps où la lumière se fera dans les bas-fonds de la société.

Et quand on appréciera à sa juste valeur l'immoralité qui règne en haut lieu qui pourra retenir les impulsions violentes du sens populaire révolté?

C'est ainsi que les révolutions sanglantes se préparent. La mesure d'iniquités s'emplit lentement et graduellement et lorsque le mal déborde, les trônes croulent; les têtes couronnées tombent et la vengeance s'exerce contre ceux qui se sont fait les bourreaux de leurs frères.

L'Union Nationale.

CONCERT LAVIGUEUR.

SOMMAIRE.—Le roi d'Yvetot, Ad. adam.—Chœur des fiançailles, de Lucia de Lamermoor, Donizetti.—Solo de Piano, Last hope, Gotschall.—Trio d'Attila.—Verdi Solo de Violon.—Singelle. La Charité, Rossini.—Grand chœur de la Dame Blanche, Boieldieu.—Cavatine, Maria di Rudenz, Donizetti.—Romance, Don-

noz, *Lavigneur*.—Sextuor, *Donizetti*.—Solon de Violon, Ma. Céline, *Hawman*.—Aria, Spirto gentile, *Donizetti*.

L'événement de la semaine est le concert donné par M. Lavigneur. Tout le Québec élégant, le Québec artistique, et le Québec charitable s'y étaient rendez-vous. "Il y avait la tout ce qu'on connaît" phrase favorite des gens qui précisément ne connaissent personne, ou qui du moins ne connaissent les hommes et les femmes à la mode que par leur nom. Mais cette foule brillante était venue là pour applaudir nos artistes et amateurs québécois et répondre à l'appel de l'organisateur qui s'est donné le trouble de monter un orchestre complet, d'exercer des chœurs que ne désavoueraient pas les compagnies d'opéras qui visitent trop rarement notre bonne vieille cité, d'avoir réuni tout ce qui peut contribuer à mener à bonne fin une pareille entreprise pour secourir les malheureuses victimes de la catastrophe du 14 Octobre.

Nous avons dit qu'il y avait un nombre infini de jolies femmes; ce n'est pas surprenant, car nous sommes maintenant dans la saison où les femmes sont le plus jolies; les premiers froids donnent à leur teint une animation, et à leurs yeux un lumineux tout particulier, quiconque n'a pas vu Québec au commencement de l'hiver n'a rien vu.

Au lever du rideau, l'orchestre au grand complet donna l'ouverture du roi d'Yvetot par Ad. Adam. Bien qu'il n'entre pas dans nos habitudes d'échapper à l'analyse par ce cliché commode "tout le monde connaît cet admirable morceau, &c.," on comprendra facilement que le cadre du journal ne permet pas de faire une analyse détaillée de chaque morceau; disons cependant que c'est une des meilleurs productions de l'auteur du *Chalet*.

Le second morceau fut le chœur des fiançailles de l'Opéra Lucie de Lamermoor de Donizetti. Ce morceau appartient à l'école italienne la plus prononcée; l'auteur, sans faire parade de difficultés aux dépens de la clarté, a trouvé une belle simplicité unie au charme de la phrase musicale. Le chœur était bien exercé et a parfaitement réussi.

Le solo de piano *Last hope* de Gotschalk, exécuté par M. Damis, Paul a été moins bien goûté de l'auditoire quoique la musique soit très originale; nous tenons compte des difficultés qu'un artiste rencontre sur cet instrument ingrat: le piano, selon nous, est propre à accompagner et rien de plus.

Des amis imprudents ont redemandé M. Paul à grands cris; il a eu le bon esprit de ne pas reparaitre: trop de zèle, jeunes gens, trop de zèle.

Le morceau suivant, *Bayard mourant*, de Concone, chanté par M. Legendre, a eu les honneurs du rappel et très justement.

Dans le solo de Violon, Fantaisie sur des motifs de Lucie de Lamermoor, M. Lavigneur a été comme toujours admirable et étonnant. Cette exécution si puissante et cependant si légère est un phénomène auquel on a peine à s'accoutumer. Ces notes qui jaillissent de son instrument avec tant de clarté et de précision; ce prodige de l'art nous semble chaque année plus merveilleux.

Pour nous M. Lavigneur est le premier de nos artistes canadiens.

Le chœur des dames, "La Charité", de Rossini, est marqué au coin du génie qui a produit tant de chefs-d'œuvre:—Le chœur est écrit pour trois voix et ne gagne certainement pas à être chanté par vingt. La partie principale a été interprétée par Mad. Trudelle qui possède une belle voix de contralto, vibrante et dramatique qui gagnerait certainement à être cultivée! Force, grâce, précision, telles sont les qualités que le public a applaudies mardi soir. La critique aurait peut être quelques réserves à faire sur la manière dont ce morceau a été chanté; mais à quoi bon? Est-il bien utile de gêner son plaisir en l'analysant, et ne vaut-il pas mieux se borner à constater un succès qui n'a pas été un instant contesté?

Nous avons hâte d'arriver au grand chœur de la Dame Blanche de Boieldieu. Ce morceau fut arrangé en 1854, si notre mémoire est fidèle, par M. Dessane, et a été chanté depuis à plusieurs reprises; le temps qui fait justice des bons comme des mauvais morceaux, a conservé à celui-ci tout le charme et la fraîcheur de ses premiers jours; la Dame Blanche occupe dans le répertoire français la place d'honneur, et j'en appelle à tous ceux qui assistaient à ce concert: n'est-il pas vrai qu'au couplet "Ah quel plaisir d'être soldat et le grand chœur qui a suivi, un frisson électrique a parcouru la salle entière, que l'enthousiasme était général, sincère et n'empruntait rien, cette fois, au zèle exagéré des parents et amis des amateurs?

M. Plamondon a chanté avec infiniment de goût et d'expression les couplets du soldat;—malheureusement sa voix est un peu creuse, et très limitée dans les cordes hautes. Il est évident que ce morceau était d'un registre trop haut pour sa voix.

L'avouera-t-elle! en lisant sur le programme le nom de Made C. Gouin comme devant chanter la Cavatine de Maria de Rudenz, j'étais en défiance; je ne la croyais pas de force à porter ce rôle écorçant. Il ne m'en coûte pas de reconnaître que je m'étais trompé. Cette voix, qu'une semblait frêle, s'est relevée avec une puissance que je ne lui connaissais pas. D'un bout à l'autre du morceau, elle n'a pas failli un instant et elle a chanté avec une pureté de style et un sentiment de nuances qui ont vivement frappé le public; les roudes sem-

bleut ne pas lui coûter beaucoup. Made Gouin a contribué pour une bonne part au succès de la soirée.

La romance "Donnez," paroles et musique de M. C. Lavigneur, et chanté par Made Trudelle a reçu un bienveillant accueil de l'auditoire. Mais le bouquet de la soirée a été le Sextuor de Lucie de Donizetti, chanté par Mlle Dupré, MM. Harvey, Legendre, et Paré;—j'ai rarement entendu un morceau aussi finement ciselé, d'une mélodie aussi distingué et d'un charme aussi pénétrant; aussi il a été applaudi et rappelé avec frénésie; c'est une bonne fortune que d'entendre de semblables morceaux.

Que Mlle Dupré veuille bien pardonner ma rude franchise, mais dans le sextuor, elle est tout simplement adorable.

M. Harvey nous a fait entendre sa belle voix dans trois morceaux différents. Voilà un artiste comme on en rencontre peu, de première force comme chanteur, violoniste et pianiste. M. H. joint à cela une grande modestie; non content de prêter son concours à la représentation, il assiste régulièrement aux répétitions et aide de tout son pouvoir à l'avancement du concert. Un grand air de gentilhomme, et un physique agréable, vous donnera une idée de la prodigalité de la nature envers cet enfant gâté.

Moins bien partagé que M. Harvey, M. Legendre a su par la largeur et la correction de son chant, par sa voix étendue et bien timbrée, recueillir sa part de lauriers. M. Paré n'avait que quelques paroles à chanter, et s'en est bien acquitté.

Le dernier solo de Violon MaCéline est un véritable bijou; quant à l'exécution je renvoie le lecteur au commencement de cet article.

Une mention toute spéciale est due à M. Belleau qui a organisé l'orchestre, écrit et arrangé la musique pour tous les instruments; c'est une tâche difficile et ingrate mais d'un grand mérite; il y a peu de musiciens à Québec assez instruits pour en faire autant.

Un autre artiste canadien que sa trop grande modestie empêche d'occuper la place qui lui est due, est M. S. Vachon. Quoique n'ayant pas eu une partie saillante au concert son talent nous est très connu, la grâce, la fermeté, et la plus scrupuleuse exactitude, sont ce qui le font remarquer comme violoniste. Ajoutez à cela une grande connaissance de la théorie, et vous conviendrez qu'il est malheureux qu'il ne soit pas apprécié selon son mérite.

Québec possède en ce moment un musicien d'un rare talent dans la personne de M. Millar chef de la musique de l'Artillerie. Le fait seul, qu'avec une troupe de moitié moins considérable que les autres musiques militaires et qu'il soit le plus populaire de tous, en dit assez sur l'habileté de son chef M. M qui est un flûtiste du premier ordre, joue très bien le violon, et plusieurs autres instruments; il est également un compositeur très distingué: sa dernière production le *Steeple Chase Galop* est à mettre en regard des meilleurs morceaux de ce genre. J'en oublie et des meilleurs: M. Ernest Gagnon, Made Pennée, M. A. Paré, M. Campbell, le musiciens du 3ème regt. et

Somme d'autres que je laisse forcément de côté. beaucoup toute, une agréable soirée et un grand succès, une salle comble et nous l'espérons une bonne recette. Les pauvres en profiteront.

FRANCOIS.

Montant des souscriptions en faveur des incendies de St. Roch et de St. Sauveur jusqu'à cette date.

Québec.....	56,043,00
Montréal....	14,038,00
Trois-Rivières.....	130,00
Ottawa.....	1,311,00
Haut-Canada.....	6,132,00
de la Campagne.....	16,020,00
Etats-Unis.....	16,575,00
Prince Edouard.....	1,000,00
Nouveau-Brunswick.....	6,080,00
Nouvelle Ecosse.....	9,786,00
Angleterre.....	122,165,00
France.....	238,93
Irlande.....	4,884,00
Allemagne.....	14,00
Total	254,416,93

- 65 charges de provisions
- 17 charges de marchandises
- 338 minots de grains
- 5,260 minots de patates.
- 2,200 couvertes de laines.

LES CANADIENS-FRANÇAIS AUX ETATS-UNIS.

La deuxième convention pour activer le mouvement annexioniste dans le Canada, a dû commencer à siéger à New-York le premier de ce mois. On sait que cette convention, appelée à délibérer sur l'opportunité de faire entrer notre pays dans l'Union Américaine, est formée de délégués canadiens-français chargés d'y représenter nos compatriotes qui habitent les principales villes des Etats-Unis, comme Chicago, par exemple.

Nous voyons que les Canadiens-Français de cette dernière ville, se sont réunis en assemblée pour choisir un délégué à la convention de New-York. C'est le poète des *Loisirs*, M. L. H. Fréchette qui a été chargé de cette mission.

A Cohoes, dans l'état de New-York, une même assemblée a eu lieu dans un même but.

Ces manifestations des Canadiens-Français sont très significatives. C'est la première fois que cette fraction de notre nationalité donne signe de vie aux Etats-Unis. C'est un fait historique qu'il est bon de noter et sur lequel on ne saurait trop appuyer.

On conçoit que ce n'est pas par le dédain et l'injure que l'on doit répondre au mouvement dans lequel tant de nos compatriotes viennent d'entrer. Ce sont des gens heureux, qui affirment leur bonheur et qui nous invitent à y participer.

Quant à nous, sans promettre adhérer complètement au programme de la convention, nous nous empresserons de réserver, autant que le format du journal le comporte, à ses travaux, une bonne part d'appréciations.

On écrit de Dublin au *Tribune* de New-York, que la condamnation à mort du Rev. MacMahon a causé une grande indignation en Irlande.

Le correspondant continue: "Je suis sincèrement convaincu que si "l'Honorable" D'Arcy McGee, du Canada, était aujourd'hui vu sur le sol irlandais, il serait lynché sur le champ, tant est grande la haine du peuple contre lui."

Parlant de l'imminente insurrection, le correspondant ajoute: "M. Stephens a souvent dit qu'aucune influence cléricale, si considérable fût-elle, ne pourrait réprimer le mouvement, et je crois qu'en cela il disait vrai."

(Pays.)

NOUVELLES AMERICAINES.

TERRIBLE ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

Cincinnati, 4 déc.—Un terrible accident est arrivé à Zanesville, vers 9 h, ce matin.

Le grand pont en fer qui traverse la rivière Maskingum, s'est rompu sous le poids d'un convoi chargé de passagers se dirigeant vers l'Est. On n'a pas encore reçu de détails; mais l'on suppose qu'un grand nombre de personnes ont été tuées.

Zanesville, 4 décembre.—Il y a beaucoup d'excitation ici, ce matin, par suite de la nouvelle reçue qu'un convoi de passagers avait passé à travers le point de fer à cette place. L'engin, 2 chars de l'express, 1 char à bagages, 1 char de passagers, 1 engin et 3 chars du train du fret, qui traversaient en même temps le pont, sont maintenant dans la rivière. On craignait qu'il y eût un grand nombre de victimes, mais jusqu'ici on n'en compte qu'une seule.

L'Electeur, de Québec, journal à principes libéraux, nous est arrivé trop tard la semaine dernière pour mentionner qu'il a considérablement agrandi son format. C'est bon signe; courage! Le *Journal de Lévis*, lui, au lieu de grandir, vient de décrocher. Son revirement des principes libéraux aux principes contraires lui a été funeste.

L'Aurore.

L'OCCASION FAIT L'INVENTEUR.

L'art de saisir les occasions et de faire son profit même des accidents est un grand art, et un art qui la plupart du temps assure le succès. Ceux qui sont résolus à se tirer d'affaire trouvent toujours assez d'occasions; et si les occasions ne se présentent pas d'elles-mêmes, ils les font naître. Mais ce ne sont pas ceux qui ont eu l'avantage d'étudier dans les collèges, les musées et les galeries publiques, qui ont fait le plus pour la science et pour l'art; et ce n'est pas non plus des écoles d'adultes que sont sortis les artisans les plus

remarquables et les plus grands inventeurs : la nécessité, plus souvent que l'aisance, a été la mère de l'invention ; et l'école pratique par excellence est celle du malheur.

Quelques-uns des meilleurs ouvriers ont dû souvent travailler avec des outils d'une qualité fort inférieure ; mais ce ne sont pas les outils qui font l'ouvrier : c'est l'habileté et la persévérance. Il est proverbial même que jamais mauvais ouvrier ne trouva outil à sa main. On demandait un jour à Opie quel merveilleux procédé il employait pour mêler ses couleurs : "Je les mêle avec mon cerveau", répondit-il. Ainsi doit agir tout ouvrier qui veut exceller. Ferguson fit des choses merveilleuses, — entre autres une pendule de bois qui marquait exactement les heures, — avec un simple canif, instrument que tout le monde a sous la main. Il est vrai que tout le monde n'est pas Ferguson.

Une terrine d'eau et deux thermomètres furent les instruments à l'aide desquels le chimiste Black découvrit la chaleur latente ; et un prisme, une lentille et une feuille de carton suffirent à Newton pour révéler au monde la composition de la lumière et l'origine des couleurs. Un célèbre savant étranger étant allé voir le docteur Wollaston, et l'ayant prié de lui montrer le laboratoire dans lequel la science avait été enrichie de tant de précieuses découvertes, le docteur le conduisit dans un petit cabinet, et lui montrant, sur une table, un vieux plateau sur lequel se trouvaient quelques verres de montre, des papiers réactifs, une petite balance et un chalumeau : "Voici, dit-il, mon laboratoire ; je n'en ai jamais eu d'autre."

Stohart apprit l'art de combiner les couleurs en étudiant minutieusement les ailes des papillons, et il avait coutume de dire que nul autre que lui ne pouvait savoir ce qu'il devait à ces petits insectes.

Une porte de grange, un morceau de charbon de bois tinrent lieu à Wilkie de toiles et de crayons. Beswick s'exerça d'abord à l'art du dessin sur les murs des chaumières de son village qu'il couvrit de ses esquisses à la craie ; et Benjamin West fit, pour se procurer ses premiers pinceaux, un emprunt forcé à la queue du chat. D'un autre côté, ce fut en se couchant la nuit dans les champs, enveloppé dans une couverture, que Ferguson, au moyen d'un fil garni de grains de chapelets et convenablement tendu entre son œil et les étoiles, parvint à dessiner une carte du ciel.

Franklin, la première fois qu'il déroba la foudre aux nuages chargés d'électricité, se servit d'un cerf-volant fait avec un foulard tendu sur deux bâtons en croix. Watt fit le premier modèle de sa machine à vapeur à condensation avec une vieille seringue d'anatomiste dont l'usage ordinaire était d'injecter les artères avant la dissection. Giffard, alors apprenti cordonnier, fit les calculs nécessaires à la solution de son premier problème de mathématiques sur de petits bouts de cuir aplatis à coups de marteau ; de Rittenhouse, l'astronome, calcula ses premières éclipses sur le manche de sa charrue.

Ainsi, pour celui qui veut se perfectionner, les occupations les plus ordinaires fourmillent d'occasions et de suggestions : mais il faut savoir en tirer parti. Le professeur Lee, par exemple, se sentit attiré vers l'étude de l'hébreu, en voyant, dans une synagogue où il avait été appelé comme ouvrier charpentier pour réparer des bancs, une Bible imprimée en langue hébraïque. Il fut pris d'un immense désir de lire le livre dans l'original, et, ayant acheté une grammaire d'occasion, il se mit au travail et réussit à apprendre seul cette langue. Comme le disait Edmond Stone au duc d'Argyle, qui lui demandait un jour comment il avait fait, lui, pauvre aide-jardinier, pour arriver à lire les *Principia* de Newton en latin : "On n'a besoin que de savoir les vingt-quatre lettres de l'alphabet... et de vouloir, pour apprendre tout le reste." En effet, si l'on est attentif et persévérant, et que l'on s'applique à tirer parti des occasions, il n'est rien à quoi l'on ne puisse arriver avec cela.

Nouvelle Illustré.

MODES.—Paris, 23 oct. 1866. Il s'est produit cette semaine une véritable révolution dans les chapeaux... C'est le Sport qui raconté ainsi la nouvelle d'une haute importance.

Les jolies têtes de nos reines de la mode ne seront plus exclusivement coiffées du chapeau catalan ou du chapeau Lamballe qui a bien de l'élégance, il faut l'avouer, sur certains visages. Elles porteront des *Marie Stuart*, et si elles ne

sont pas aussi jolies que leur royal modèle, ce sera de leur faute et on ne les plaindra pas !

Le chapeau Marie Stuart a un petit bec qui incline vers le milieu du front ; il relève et il suit ensuite l'ondulation des cheveux, en étant lui-même accompagné d'une longue plume qui dépasse le chignon. Ce chapeau rentre de droit dans les modes dont l'adoption nous semble désirable, parce que c'est un chapeau de luxe, aristocratique par excellence et qu'il sera difficile à tout le monde de s'en emparer. Nous en dirons tout autant de la robe Reine Blanche aux manches baïo !

La seule préoccupation en fait de modes que devrait se faire une femme du monde, c'est que le vêtement qu'elle choisit ne puisse pas être vulgarisé par sa femme de chambre ou son cordon bleu.

VARIETES.

On lit dans la *Bibliothèque orientale*, qu'un pauvre Indien, ayant été délivré de ce monde et d'une méchante femme, se présenta à la porte du paradis de Brama :

"Avez-vous été dans le purgatoire ? demanda le dieu.

—Non, mais j'ai été marié !

—Alors, entrez, car c'est la même chose.

Au même moment arrivait un autre défunt, qui pria Brama de le laisser passer aussi.

"Doucement, doucement. Avez-vous été dans le purgatoire ?"

—Non, mais qu'est-ce que cela fait ? Ne venez-vous pas de laisser passer à l'instant quelqu'un qui n'y a pas plus été que moi ?

—Certes, mais il a été marié !

—Marié !... moi qui vous parle, je l'ai été deux fois.

—Oh bien ! reprit Brama, retirez-vous, le paradis n'est pas fait pour les fous !..

* * *

Un homme d'esprit disait plaisamment : " Si je connaissais dans le monde un pays où l'on ne mourût jamais, j'irais y finir mes jours."

* * *

Un caporal chargé de faire à son supérieur le rapport du mauvais état du corps de garde, s'exprime ainsi : " Il n'y a pas de porte à la porte, de sorte que quand il pleut il tombe de l'eau."

* * *

" Monsieur, dit un bourgeois à un artiste : Je voudrais mon portrait ?

—Très-bien ! donnez-vous la peine de vous asseoir.

—Vous garantissez la ressemblance ?

—Certainement !

—Pendant combien de temps ?

—Pendant plusieurs années ; et lorsque l'âge vous aura changé, on retrouvera toujours quelque chose de vos traits.

—Mais enfin, monsieur, si j'attrapais la petite vérole, comment pourriez-vous me garantir la ressemblance ?

—Parbleu ! monsieur, dit l'artiste, si cela arrive, vous n'avez qu'à me rapporter votre portrait, j'y ferai des trous.

* * *

Mon cher,
" Je vais ce soir au bal, et je n'ai pas d'habit ; prête-moi le tien."

L'ami lui répond immédiatement :

" Je ne demande pas mieux, mais à la condition que tu m'enverras ton pantalon pour que je puisse te porter mon habit."

LE GLANEUR.

ANNONCES

THIBAUDEAU, THOMAS & CIE.

IMPORTATEURS DE

MARCHANDISES

Anglaises, Françaises, Allemandes, Américaines, etc.

A l'encourture des rues St. Pierre et Sous-le-Fort, Québec, & Montréal, Thomas, ThibaudEAU et C^{ie}. & Manchester, Thomas et ThibaudEAU.



A. SAVARD.

HORLOGER DE LA MARINE.

60 RUE ST. PIERRE 60.
BASSE VILLE.

Réparations de Chronomètre, Montre, Pendule, Baromètre, Boîte à Musique, &c., faites avec soin et à des prix modérés.

N. B. La réputation d'habileté dont il jouit, et la longue expérience qu'il a acquise dans son art, lui font espérer qu'il donnera pleine et entière satisfaction à ceux qui l'honoreront de leur patronage.

G. NOREAU.

HORLOGER & BIJOUTIER,

RUE DU PONT, ST. ROCH,
QUEBEC.

Tient constamment un assortiment de Bijoux, tel que : MONTRES, BAGUES, BRACELETS, &c.

C. N. Exécute et répare tout ce qui concerne la Bijouterie.

T. GASTONGUAY,

PHOTOGRAPHIE.

43 RUE ST. JOSEPH. ST. ROCH DE QUÉBEC.

Cet établissement est aujourd'hui en état de rivaliser, par la ressemblance et la perfection de ses portraits avec aucun atelier de première classe.

N. E. Il offre en vente, la photographie du terrain dévasté par le terrible incendie du 14 octobre, qui excite l'étonnement et l'admiration.

S. D. VACHON.

PROFESSEUR DE MUSIQUE.

Donne des leçons sur le Violon, Violoncelle, Guitare, &c., à domicile.

S'adresser chez Jos. Lyonnais, Luthier, No. 32¹/₂, rue St. Joseph, St. Roch, Québec.



MAGASIN DE CHAUSSURES

JOSEPH LECLERC.

32 Rue. Graig, St. Roch, 32

Possède un riche assortiment de chaussures pour Dames, Messieurs et Enfants, faites avec tout l'art possible. PRIX MODÉRÉS.

FRESH OYSTERS!

From St. Simon.

JUST ARRIVED BY THE SCHOONER

"MARIE HERMINE."

For sale,

AT RENAUD'S WARF.

RECOMMANDATION.

L'imprimerie de L'ELECTEUR exécutera tous les travaux typographiques qu'on sera disposé à lui confier ; elle apportera la plus intelligente activité à satisfaire les personnes qui voudront bien la favoriser de leurs commandes.

A. GUERARD & CIE.